

ANNIE LOISELLE

Ça  
ira

*Stanké*

## Note de l'auteure

Il y a plusieurs années, j'étais moi-même anorexique.

Ce roman, je l'ai donc écrit avec beaucoup de moi, mais surtout avec beaucoup de ce que je pense de moi, après coup, longtemps plus tard, devenue maman à mon tour, inquiète de ce qui pourrait arriver, avisée de comment je me sentirais si...

177

Voir son enfant se détruire est sans doute la plus dure épreuve d'une vie de parent.

On se détruit à cause de tout. On se détruit à cause de rien, aussi, parfois.

L'important n'est pas de chercher des coupables ni de s'accuser de ne pas avoir vu assez vite, assez tôt, de ne pas être intervenu à la bonne heure ou de la bonne manière. Chacun fait ce qu'il peut, dans la mesure de ses capacités et de ses limites intérieures et extérieures. Ce n'est pas toujours l'idéal, ce n'est pas toujours parfait, et les résultats sont parfois bien différents de ce qu'on espérait.

L'important, c'est d'aimer, quoi qu'il arrive, même quand on croit qu'on n'en a plus la force, au-delà des préjugés, au-delà de sa propre vulnérabilité, et d'apprendre que l'acceptation de ses propres faiblesses est en fait une grande force qui permet d'aller plus loin.

A.L.

DE LA MÊME AUTEURE

*Tout ce que j'aurais voulu te dire*, Stanké, 2013.

ANNIE  
LOISELLE

Ça  
ira

*Stanké*  
Une société de Québecor Média

« L'attirance du malheur. Comme un aimant.  
On peut y succomber sans fausse honte.  
Pourquoi en retarder l'échéance?  
Ajouter, de surcroît, ce temps perdu à feindre.  
Nul ne croira que nous cherchons à éviter  
cela qui seul nous fascine. »

Monique Bosco, *Aimant*

*À mes enfants,  
Kim, Léa, Noé, Émy, Lou,  
à qui je ne souhaite que le bonheur.  
Le reste suivra.*

## Chapitre 1

Il y a quatre murs très blancs et le silence.

Enfin, pas vraiment le silence parce qu'on entend la respiration des autres patientes endormies et les pas du veilleur, qui pointe sa lampe de poche sur les lits à chaque heure de la nuit. Il constate les évasions, qui n'arrivent pourtant jamais ou presque. Parfois, une infirmière réveille Zoé, pressée de voir si son rythme cardiaque se maintient. Le cœur bat toujours. Zoé ne veut pas vraiment qu'il s'arrête, mais elle a l'impression qu'elle est plus forte quand il bat lentement.

C'est surtout pour ça qu'elle est ici, le cœur, le corps ensuite, en entier ralenti, puis la tête, comme une pierre impossible à briser.

Au matin, ça sent la maladie qu'on essaie de camoufler sous le javellisant. Tout se remet à bouger très vite, sauf elle, figée entre deux mondes, deux âges, deux elles. C'est sa première fois, ici. Elle ne pense pas encore à ce qui l'attend, à ce qu'on lui demandera, à ce qu'elle devra faire, envers et contre elle.

Zoé est ici depuis trois jours et trois nuits.

Elle n'a pas parlé. Les mots manquent, sans doute parce qu'ils pèsent trop lourd.

Elle n'a pas mangé et on ne s'en étonne pas.

Elle n'a regardé personne, c'est plus rare.

Elle garde les yeux grands ouverts, fixés au plafond, même quand tombe le soir.

Elle sait pourquoi on l'a amenée ici mais ignore pourquoi on la garde avec autant d'empressement. Elle ne croit pas qu'elle mérite toute cette bienveillance, soudain.

Elle apprendra, peu à peu. Elle ne souhaite rien, elle est vide, tout simplement, insensible et ailleurs.

12 Béatrice ouvre les lourds rideaux et laisse entrer le soleil de janvier dans la pièce. Il est neuf heures du matin. Souriante, maternelle, elle s'approche de Zoé. Elle repousse les cheveux qui sont tombés sur son front. Sa main est glacée, mais l'adolescente ne sursaute pas. Béatrice sort ses instruments, prend la température et la pression de sa jeune patiente, note tout au dossier en sourcillant légèrement. Puis, elle apporte un plateau chargé de fruits, de céréales et de croissants frais qu'elle dépose devant Zoé.

Voilà, la nourriture.

Colorée, tendre et juteuse. Un bonheur, supposément, pour tout le monde. Un plaisir. C'est plutôt ça : un plaisir des sens. Pour presque tout le monde. Presque, ça veut dire pas pour Zoé.

Sous les couleurs, la tendreté et le jus, il y a la honte.

Zoé ne bronche pas. Résistance autoproclamée. Elle ne touche à rien, et imperceptiblement elle pince les lèvres. Béatrice cherche à attirer son attention sur le plateau, mais Zoé esquive tout contact humain.

Béatrice pourrait abdiquer. Des filles comme Zoé, elle en a vu des centaines, toutes pareilles, harassées d'autant de maux intérieurs et paralysées par cette même faim obnubilante. Elles arrivent avec la même absence, la même détermination, la même conviction profonde qu'elles ont raison et que les autres ont tort.

Encore une, avec une histoire différente mais un regard identique sur ce monde auquel elle ne participe plus par dégoût de la réalité commune : boire, manger, succomber.

13

Toutes semblables et si complexement différentes. Béatrice doit baliser de nouveaux repères de minute en minute.

Béatrice souffre un peu chaque fois qu'une nouvelle fille lui est livrée, désolant paquet d'os dont la détresse aura rongé la chair et l'esprit. Elle a beau les connaître par cœur, ces adolescentes que des parents exténués déposent entre ses bras dans l'espoir qu'elle les leur rende miraculeusement « comme avant », elle doit tout recommencer, tout le temps, remettre ses acquis de côté, réviser les théories, attendre, attendre, attendre.

Béatrice reste dans la chambre, plantée devant Zoé dont le regard fuit maintenant. Elle reste, fascinée par l'entêtement de ce petit bout de femme qui refuse de vivre et qu'on a enfermé

pour éviter qu'il ne meure complètement, au cas où elle changerait d'idée.

Doucement, Béatrice parle. Elle parle à Zoé et elle se doute bien que son intervention demeurera vaine. Elle parle quand même et elle dit un peu n'importe quoi, n'importe comment, mais à la fin Zoé croise son regard et Béatrice se tait, médusée. Elle recule d'un pas, perd presque l'équilibre, s'accroche à la table à roulettes.

Zoé murmure mais c'est comme un hurlement. Elle crie en sourdine : « Foutez-moi la paix ! »

Elle frappe trois fois sa tête contre l'oreiller. Elle a les yeux remplis de haine, une haine viscérale, qui vibre dans tous les coins de son corps, une haine qui a besoin de tuer.

14

Pendant une seconde, Béatrice a eu peur de Zoé. Ça ne lui était jamais arrivé, avant, avec les autres filles.

Elle ne recommencera plus.

Elle ne craindra plus sa malade. Elle ne doutera plus.

Elle sait que la haine n'est qu'un besoin d'amour déguisé.

Béatrice va aider Zoé, qu'elle le veuille ou non.

\*\*\*

Quand Béatrice rentre chez elle, elle ne trouve personne. Sur la table de la cuisine, il y a une note de Jean-François.

Suivez les Éditions Stanké sur le Web :  
[www.edstanke.com](http://www.edstanke.com)

Cet ouvrage a été composé en EideticSerif 12,5/14,4  
et achevé d'imprimer en août 2013 sur les presses  
de Marquis imprimeur, Québec, Canada.



certifié



procédé sans  
chlore



100 % post-  
consommation



archives  
permanentes



énergie biogaz

Imprimé sur du papier 100 % postconsommation, traité sans chlore,  
accrédité Éco-Logo et fait à partir de biogaz.



Zoé, dix-sept ans, plonge la tête la première dans l'anorexie. Elle est hospitalisée et rencontre Béatrice, une infirmière qui sait lui parler et, surtout, l'écouter.

Au même moment, Béatrice vit de son côté un drame : Jean-François, son mari, la quitte pour une autre femme. Au fil du temps et des changements, il cherchera toutefois à la reconquérir.

En parallèle, il y a Juliette et Léonard, les parents de Zoé. Dans les aléas de la routine, du boulot, de la maladie de leur fille, ils se sont éloignés l'un de l'autre.

Tous ces personnages tenteront de recoller leurs morceaux dans une lente et douloureuse découverte de soi, au sein de relations qui se tissent, se défont et, parfois, se raccommodent.



Née en 1976, Annie Loiseau détient une maîtrise en études littéraires. En 2003, elle publie un essai intitulé *Les Affamées – Regards sur l'anorexie*. Elle enseigne le français et prépare une maîtrise en enseignement. *Ça ira* est son deuxième roman.